

La mer à boire



**Chantal Demangeot**

# **La mer à boire**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021  
ISBN : 978-2-312-08271-4

Devant moi, la mer. Une mer d'huile, lisse, calme. Une étendue de paix qui cache le tumulte des bas-fonds enfouis. Une apparente sérénité sur un volcan englouti. Une métaphore de contrastes. Un oxymore marin.

Telle était la mer. Tel était mon esprit. Tels étaient-ils tous deux après le drame. Le drame attendu, supposé, inévitable.

Je venais me tremper, me plonger, m'immerger dans cette fausse tranquillité. Je voulais me laver de tout ce qui me collait à la peau depuis ma plus petite enfance. Je venais de tuer ma mère.

Depuis le début, je savais que quelque chose de terrible pouvait arriver. Je vivais avec la boule, la crispation permanente, la nouure douloureuse de l'estomac. Je vivais et survivais constamment avec la peur au ventre.

Je craignais de toutes mes forces celle qui m'avait mis au monde, qui était censée me protéger.

Je redoutais son amour tout autant que sa haine car l'un comme l'autre émanait du même moule, de la même démesure, de la même folie.

Tout en elle était toujours excessif. Son rire : tonitruant, vulgaire, criard.

Ses pleurs : torrentiels, impudiques, intarisables. Son pseudo-sourire dans une bouche rougêtrée, écartelée. Ses colères : extravagantes, déchainées, incompréhensibles. Ses scènes de jalousie, de violence, d'envie, de rivalité, de disputes. Plus tard après la mort de ma grand-mère : son alcoolisme, son addiction, ses addictions au vin, au tabac, à la bouffe.

Parce que tout s'exprimait sans la moindre retenue, la moindre maîtrise, le moindre contrôle, je me sentais sans cesse éclaboussé, envahi, taché. J'étais souillé par ma mère. Ses débordements me tapissaient de gêne, de honte, d'horreur.

Longtemps j'ai dissimulé, colmaté, travesti la vérité. À l'école, à mes rares amis, au reste lointain de ma famille, à mes voisins, à moi-même.

Je faisais semblant, j'édulcorais, j'inventais des histoires auxquelles il m'arrivait parfois de croire.

Lorsque je lisais dans certains journaux le récit d'un enfant battu, victime, incestué, je le plaignais, je souffrais pour lui mais pour lui seul.

Je ne me posais jamais la question de ma propre souffrance, de ma possible identification à cet être maltraité.

J'aurais voulu le connaître pour l'écouter, le comprendre, l'aider.

J'aurais voulu en faire mon copain, mon camarade, mon ami. Je m'imprégnais de ses mots, de ses confidences, de ses aveux. Sans le savoir, je me regardais à travers lui, je me reconnaissais, je me découvrais.

Je m'abreuvais alors d'un tas d'histoires sordides, toujours plus atroces, toujours plus terribles. Je traquais les hebdomadaires à sensations dans lesquels s'exposaient des cas dramatiques, livrés en pâture à une sorte de voyeurisme des lecteurs, selon l'exhibition recherchée de certains journalistes dressés pour choquer.

J'étais fascinée par l'horreur dans les films, dans les romans, dans les faits divers, dans ma vie.

Les nuits aussi étaient marquées par l'horreur. Je collectionnais les cauchemars, les troubles de panique, les sensations imminentes de mort. Ce qui me calmait alors était la représentation de la mer, de cette mer tranquille au bleu limpide, caressée par le soleil couchant, lovée dans les bras de l'horizon.





La première fois que je l'ai vue, j'avais huit ans. Je faisais de l'asthme, j'étouffais. Je vivais dans un carcan permanent qui enserrait ma poitrine et mon esprit, m'empêchant de respirer et de penser.

Un soir, j'avais même failli mourir.

Ma mère hurlait de peur, d'énervement, peut-être aussi d'amour. Elle ne supportait pas de me perdre.

– « Que vais-je devenir si tu meurs ? » Ne cessait-elle de répéter en se tenant la tête.

J'étais sa chose, son poupon, son objet et pourtant, à huit ans j'étais déjà son tuteur, son infirmier, son éducateur.

Je cachais les médicaments, je vidais les bouteilles, je faisais le ménage, la cuisine, les courses. Je donnais à la maison l'illusion d'une apparence normale, semblable à celle des autres.

Ce soir-là pourtant, j'avais baissé les bras. Un verre de trop associé à un médicament de trop ?

Une idée fugace mais forte, première en son genre devant son corps endormi, alourdi, abimé.

Si elle pouvait ne pas se réveiller ! Avais-je alors pensé dans une sorte de jouissance culpabilisante.

Quelques heures seulement après son réveil : la crise d'asthme, la pire jamais vécue, la plus grosse, la plus inquiétante, la plus morbide.

Le médecin avait compris immédiatement les raisons de ma somatisation.

– « Votre fils doit partir dans un sanatorium, loin de ce climat pollué avait-il dit dans une double intention. Je m'occupe de tout. Il ira prochainement en cure au bord de la mer. »

Les plus beaux moments de ma vie. Au sein d'un printemps coquet, embaumé, éclatant de jeunesse florale. Des genêts aux couleurs du soleil catalan ; des petites plages de galets tièdes ; une eau fraîche au fouet revigorant.

À mon grand bonheur, des visages différents, souriants, amènes. Des visages normaux. Surtout un : celui de Pierrette, une infirmière dévouée, chaleureuse, efficace, heureuse de faire son beau métier.

De suite elle me prit en main et en affection. Elle me soigna, me réconforta, me frictionna la poitrine, m'obligea à me laver correctement, à me coiffer, à prendre soin de moi.

Elle m'apprit à me regarder. Jusque là, je crois ne l'avoir jamais fait. J'ignorais mon apparence physique, mes traits, mon allure. Je méconnaissais même la véritable couleur de mes yeux.

Sans doute parce que j'entendais parfois ma mère dire que je lui ressemblais, que j'avais son regard, son teint, le cuivré de ses cheveux. Toutes ces choses que je refusais, que je réfutais.

Je voulais appartenir à une autre famille, à d'autres parents, à un autre monde.

Je voulais mourir et renaître ailleurs. En Afrique par exemple avec des cheveux crépus, des dents très blanches, une peau d'ébène. Savoir chanter, danser, taper sur un banjo.

Alors peut-être qu'à la mer, qu'au soleil, j'allais me mettre à bronzer, à noircir, à devenir fort.

C'est avec Pierrette, ma petite main dans la sienne que je l'ai aperçue. D'abord de loin, derrière une forêt de pins parasols bousculés par le vent puis de plus en plus près comme dans la chanson de Charles Trenet : le long des golfes clairs en princesse d'azur. Enfin, juste à mes pieds.

Elle devant moi. Moi devant elle.

J'avais ri, sauté, pleuré.

Je l'avais prise dans mes bras. Je l'avais bue goulument, sans écœurement, sans rejet, comme un lait salé et nourrissant.

Pierrette ne m'avait pas grondé. Elle avait compris ce besoin d'ingestion, d'appropriation, d'appartenance.

Elle avait compris immédiatement la valeur maternelle de ce moment crucial ; dans la main de l'une, dans le bain de l'autre.

Mon asthme par miracle, s'était envolé. Pas une seule crise durant la cure. Je redoublais d'appétit. J'avais grossi de 4 kilos, grandi de 3 centimètres.

J'étais rentré les joues roses, le teint hâlé, la poitrine regonflée mais le cœur en lambeaux.

Le jour de mon retour tout le bénéfice de ce magnifique séjour s'anéantissait devant le constat de mon abominable origine.

– « Tu as décidément bien profité pendant que moi, je suis restée seule à souffrir. » me dit-elle en m'embrassant.

Si au moins elle ne m'avait pas embrassé, les choses auraient été plus claires, plus nettes, plus logiques. Mais là, tout se mélangeait. L'amour, la haine, l'affection, le rejet.

Je t'aime mais je ne veux pas de toi. Je ne t'aime pas mais viens vers moi.

Un mécanisme de fonctionnement en permanence inadapté, paradoxal, pervers.

La pire des choses pour un enfant en quête de vrai, d'authenticité, de repères.

La pire des choses pour se construire.

Ce jour là ; j'ai décidé de ne plus l'appeler maman, plus jamais. Je me suis habitué à dire « elle », éventuellement « la mère » ou bien à la

prénommer ou à dire seulement D la première lettre de son prénom ce qui la mettait en fureur.

Le soir, en tenant serré contre moi mon ours en peluche, je rêvais à Pierrette et au bord de la mer. Je ressentais alors la chaleur enveloppante de sa voix et du soleil méditerranéen. Son accent me parlait de tendresse, d'encouragement, d'espoir.

En cachette, je lui écrivais. En cachette je lui parlais. En cachette, je l'aimais.

Elle le savait. Cette complicité me portait, me soutenait, me guidait.

Pendant trois années de suite, je suis parti la rejoindre en cure grâce à cet asthme que je chéris-sais car il me servait d'alibi, de raison essentielle à mon éloignement.

Pendant trois ans, j'ai tenu 11 mois pour 1, 335 jours pour 30, 8040 heures pour 43200.

Je suis devenu un obsessionnel du temps. Un obsessionnel des chiffres, des nombres, des comptes à rebours.

J'ai mobilisé toutes les défenses comptables de mon esprit pour compter la moindre seconde, la convertir et l'engrammer dans ma mémoire.